



Association locale pour l'information et
la communication intéressant les Aiglemontais.



Novembre 2020
n°59

Cette année 25 ans

Y'a ti yaûque ed' nû à Ellemont ?

avec la p'tite chouette

Quoi d'neuf ?

- Alors mon vieux Marcel quoi de neuf ?
- Rien, mais j'ai une petite question à te poser : t'avais quel âge en 57 ?
- Ben j'étais encore un loupot de 12 ans et, rigole pas c'est mon père qui avait alors fêté la fin de la guerre avec ma mère en 45.
- Est-ce que tu te rappelles de la grippe asiatique ?
- Ben oui, à l'époque on l'avait appelée comme ça car elle venait de Chine. Et on disait à la radio que c'était grave.
- Sais-tu comment on avait réussi à la soigner ?
- Ben non mais maintenant que tu le dis, c'est bizarre je ne me souviens pas avoir été confiné. Je m'en souviendrais si je n'étais pas allé à l'école. Il faut dire qu'à l'époque avec les événements d'Algérie et le retour du grand Charles, on ne s'intéressait pas trop à ce qui se passait ailleurs.
- Sais-tu aussi que 10 ans plus tard, en 68, cette grippe a de nouveau sévi chez nous ? On l'appelait la grippe de Hong Kong.
- Hé, mon vieux en 68, on avait aussi autre chose à penser.
- Et bien Marcel, y'en a qui disent que cette grippe asiatique aurait fait entre 15 000 et 100 000 morts en France.
- Entre 15 000 et 100 000 morts ? C'est vague comme nombre.
- Je ne te le fais pas dire. Ben alors mon vieux avec le coronamachin, y'a rien de neuf !!!

Éditorial

Durant la difficile période du confinement, on a constaté dans notre village, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, un renouveau des relations entre les habitants : des contacts différents bien sûr. Finies les retrouvailles aux coins des rues ou dans des barbecues rassemblant amis et familles.

Mais bonjour les rassemblements du soir devant les maisons pour applaudir les soignants, bonjour les moments de solidarité et d'amitié des bénévoles et des élus envers les personnes isolées.

Merci à tous ceux qui n'ont pas compté leur temps ni leurs forces, merci aux soignants, merci aux personnels de notre commune qui ont continué à assurer leur service pour le bien et le confort de tous. Merci enfin aux Aiglemontais qui ont su respecter le confinement.

Le comité de rédaction d'ALICIA a continué de travailler pendant les confinements et ce numéro est le fruit de réunions organisées en visioconférence.

Les membres d'Alicia vous souhaitent une bonne santé et sont prêts à vous retrouver dans leurs prochaines manifestations.

Maryse Smigielski

Sommaire

Éditorial - Quoi de neuf ?	Page 1
Chronique historique : une histoire émouvante Sur la trace de Fortuné Henry	Page 2
L'activus benevolus Conférence Jacques Lambert	Page 3
Les r'fugieux	Page 4
Le patois d'Aiglemont Pas de vagabond au Panthéon	Page 5
De la dépêche à la fibre	Page 6
Kryzstoff	Page 7
Recette En regardant un sablier L'agenda spécial Covid	Page 8

Apophtegme 1

Je m'acier ou je métal ?
Que fer ?



Une histoire émouvante

Voici la suite du récit de l'officier basé à Aiglemont en mai 1940. Dans nos précédents numéros, il racontait l'arrivée des troupes allemandes dans notre commune et les combats qu'il avait dirigés avec bravoure jusqu'à sa blessure à l'épaule alors qu'il se trouvait vers la route de Saint Laurent, aux environs de ce qui est maintenant le centre de loisirs de Charleville-Mézières.

« Transporté cahin-caha sur une civière improvisée, par quelques-uns de mes braves soldats jusqu'au PC du commandant, je rendais compte de ma mission. Le commandant me faisait diriger ensuite sur le Poste de Secours Régimentaire installé place du Moulinet à Charleville.

Là, les médecins me faisaient un pansement sommaire ainsi qu'une piqure antitétanique.

Après m'avoir donné ces quelques premiers soins, le médecin-chef me faisait évacuer avec d'autres blessés sur l'hôpital divisionnaire de Liesse où une ambulance automobile nous déposa au début de l'après-midi.

Je ne devais pas rester longtemps dans cette formation sanitaire car les allemands avançaient avec une rapidité déconcertante et que d'autre part, le nombre de blessés arrivant par ambulance de la ligne de feu ne cessait de croître rapidement d'heure en heure.

C'est pourquoi j'étais acheminé de justesse le lendemain matin sur l'hôpital de Villers-Cotterêts où je subis une légère intervention chirurgicale faite surtout pour nettoyer ma blessure qui s'était quelque-peu infectée durant ces deux jours passés.

Trois jours après, j'étais embarqué dans un train sanitaire qui me déposa à Rennes où je fus soigné à l'hôpital Ambroise Paré durant une quinzaine de jours. Après ce laps de temps, ma blessure ne présentant plus de gravité, j'étais admis dans un hôpital complémentaire à Fougères.

Après un court stage de huit jours dans cet établissement, j'étais dirigé sur Lorient et admis à l'hôpital maritime de ce port.

C'est là, que les Allemands me firent prisonnier sur mon lit de chambre d'hôpital le 18 juin, mais il est juste de reconnaître qu'ils me laissèrent continuer mes soins ainsi d'ailleurs qu'aux autres militaires français qui se trouvaient dans une situation identique à la mienne.

Enfin le 28 juillet, j'étais présenté devant le conseil de Santé qui me déclarait guéri et que l'autorité militaire allemande nous avisait de nous tenir prêts à quitter incessamment l'hôpital en vue de notre transfert au camp de Coëtquidan où se trouvaient déjà des militaires prisonniers de guerre.

Comme cela ne me disait absolument rien qui vaille, je profitai du peu de surveillance dont nous étions l'objet pour quitter furtivement cet hôpital qui devenait un peu trop inhospitalier.

Sans grande difficulté, avec la complaisance d'un ouvrier de l'arsenal, je me procurai des habits civils et tout simplement je pris le train à destination de Paris où j'arrivai sans le moindre ennui. »

Ce militaire juge sa blessure avec distance compte tenu de la situation générale. Il n'en n'exagère pas l'importance, pourtant elle met plus de 2 mois à guérir. Elle devait être sérieuse. Le caractère combatif de ce soldat n'est pas affaibli pour autant et nous le constaterons dans la dernière partie de sa lettre lors du prochain numéro.

Sur les traces de Fortuné Henry

Didier Bigorgne nous en dit plus :

Après l'article de Marcel Dorigny dans son ouvrage « 4 villages à travers les siècles » datant de 1951, le document déjà ancien de Jean-Pol Cordier, la bande dessinée de Nicolas Debon parue en 2015 et le roman de Fabian Maray édité 2 ans plus tard, un nouveau livre relatant l'histoire de la colonie libertaire l'Essai vient de paraître.

Ecrit par l'historien Nouzonnais Didier Bigorgne, cet ouvrage a été présenté en avant-première dans notre commune fin 2019.

C'est dans la salle du conseil municipal que Didier Bigorgne a présenté son livre à un public averti. Avec une description complète des événements ayant eu lieu de 1903 à 1909 dans le bois de Gesly, ce livre permet à tous de connaître un peu mieux l'histoire de notre commune.

L'écrivain après une présentation de son livre a procédé à une séance de dédicaces.

Si vous souhaitez vous le procurer, il est en vente à la mairie. Vous connaîtrez alors mieux Fortuné Henry et ses amis.

Directeur de la publication : M. SMIGIELSKI, Rédacteur en chef : J-Ph. GUENARD. Comité de rédaction : P. DECOBERT ; M-C. DECOBERT ; J. LE BRUN ; H. LE BRUN ; M. SMIGIELSKI ; J. ROBERT ; G. MOINY ; D. GILLET, N. DECOBERT, D. GILLET.

Siège social et correspondance : ALICIA 16, rue de St Quentin 08090 AIGLEMONT. Imprimé par SOPAIC Repro.

Dépôt légal : 11 / 2020. ISSN : 1267-821X. Reproduction même partielle interdite.

E-mail : alicia@aiglemont.fr

L'activus benevolus : une espèce en voie de disparition ?

Le bénévole (activus benevolus) est un mammifère bipède que l'on rencontre surtout dans les associations où il peut se réunir avec ses congénères. Les bénévoles se rassemblent à un signal mystérieux appelé « convocation ». On les rencontre aussi en petits groupes dans divers endroits, quelquefois tard le soir, l'œil hagard, le cheveu en bataille et le teint blafard, discutant ferme de la meilleure façon d'animer une manifestation ou de faire des recettes supplémentaires pour boucler son budget.

Le téléphone est un appareil qui est beaucoup utilisé par le bénévole et qui lui prend beaucoup de temps, mais cet instrument lui permet de régler les petits problèmes qui se posent au jour le jour.

L'ennemi héréditaire du bénévole est le « yaqua » (nom populaire) dont les origines n'ont pu être, à ce jour, déterminées. Le « yaqua » est aussi un mammifère bipède, mais il se caractérise par un cerveau très petit qui ne lui permet de connaître que deux mots : « y'a qu'à », ce qui explique son nom. Le « yaqua », bien abrité dans la cité anonyme, attend. Il attend le moment où le bénévole fera une erreur, un oubli, pour bondir et lancer son venin qui atteindra son adversaire et provoquera chez celui-ci une maladie très grave : le découragement.

Les premiers symptômes de cette implacable maladie sont visibles rapidement : absences de plus en plus fréquentes aux réunions, intérêt croissant pour son jardin, sourire attendri devant une canne à pêche et attrait de plus en plus vif qu'exercent un bon fauteuil et la télévision sur le sujet atteint.

Les bénévoles, décimés par le découragement, risquent de disparaître, et il n'est pas impossible que, dans quelques années, on rencontre cette espèce uniquement dans les zoos où, comme tous les malheureux animaux enfermés, ils n'arrivent plus à se reproduire.

Les « yaqua », avec leur petit cerveau et leur grande langue viendront leur lancer des cacahuètes pour tromper leur ennui. Ils se rappelleront avec nostalgie le passé pas si lointain, où le bénévole abondait et où on pouvait le traquer sans contrainte.

Conférence Jacques Lambert

Pour la seconde fois, nous avons eu le plaisir d'accueillir Jacques Lambert dans la salle Heinsen. ALICIA est reconnaissante à la municipalité de mettre ce local chaleureux à la disposition de l'association pour ses conférences.

Remercions Mesdames Coffart et Le Brun, Messieurs Titeux, et Smigielski pour leurs contributions iconographiques. Remercions aussi Messieurs Backes, Moïny et Gérardin qui ont eu l'occasion d'évoquer leurs souvenirs d'enfants pendant « l'évacuation ».



L'an dernier, le thème qui avait été proposé concernait la fin de la première guerre mondiale : l'année 1918.

Cette année, c'est une avancée de 20 ans dans le temps qui fut évoquée et nous nous sommes retrouvés fin 1939.

Jacques Lambert a relaté un des moments les plus douloureux de notre histoire ardennaise : l'exode. Après 3 invasions, les Ardennais savaient que si une guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne, ils seraient encore en première ligne. Pourtant jusqu'au bout, ils ont espéré, comme l'ont montré la conférence et la projection de photos prises par des familles locales.

Un mot au passage, Jacques Lambert et les éditions « Terres ardennaises » font partie des contributeurs qui ont été remerciés par Pierre Lemaitre dans son nouveau roman « Miroir de nos peines » (*la suite d'« Au revoir là-haut »* prix Goncourt 2013), romans que nous vous conseillons de lire.

Cher Jacques : les membres d'ALICIA te félicitent pour ta passion, ton engagement et te remercient de ta présence.

LES R'FUGIEUX

Daté de 1946, ce texte paru dans « L'ECHO DU PAYS DE REDON montre que en 1940, les réfugiés qui sont arrivés dans l'ouest de la France n'ont pas toujours été les bienvenus.

Depuis què'que temps, dans not' village
Y'en a ti d'ces gens d'la ville
Qu'arrivent avec des tas d'bagages
Et tout'sortes d'ustensiles
Y disent qu'y n'ont pu rien du tout
Qu'leurs maisons a sont razeux
Et qu'les bombes ont bouzilleu tout
Ces gens-là, ben !...C'est des r'fugieux.

Y'a des hommes, des femmes, des garçailles
Qui s'installent dans tout's les maisons
Y prennent tout, le beurre, la volaille
Le lait, les œufs, mêm's les cochons,
Faut'y qui en ont d'l'argent
Pour acheteux tout rien n'manqu' chez eux
J'ons point confiance dans tous ces gens
Mouais, ça m'dit rien d'bon...Les r'fugieux

Les hommes c'est je cré ben d'vrais niants
Y n'travaillent point, y mangent quand même
Ça c'est vraiment décourageant
Pour nous paysans qu'avons tant d'peine
De les voir faire les zigotos
Ah ! On peut dire qui sont heureux
Y z'ont des belles hardes sur leur dos
Y sont point à plaindre les r'fugieux.

Les femmes, ça n'pense qu'à leur toilette
Dès le matin quand a vont au bourg
Faut voère comme a sont coquettes
A n'font rien à longueur de jour
Et s'mettent de la poudre sur la goule

Du rouge aux lèvres, du nouère aux yeux
Ça m'fait mettre les nerfs en boule
Quand j'voués des femmes de r'fugieux.

Ben mieux, on dit qu'tous les sam'dis
Pour s'laveu, y s'mett' tout nu
Du pu grand jusqu'au pu p'tit
Y s'frottent tellement qu'la piau tient pu
Et la grande iau dans une bassine
Y s'baignent des pieds jusqu'aux cheveux
Bru, Bru, Brou, j'ai la piau qui s'ratatine
Quand j'pense à tous ces r'fugieux.

Y s'plaignant cor qui n'ont point d'savon
Y lavent leurs nippes une fouais la s'maine
Et autant l'plancheu d'leur maison
Laveu not' goule c'est point la peine
Et nos hardes pas plus qu' troais fouais l'an
Je n'pourrions jamais fair' comme jeux
D'abord parc'que j'avons point l'temps
Et pi l'iau mouille, pas vrai, r'fugieux.

Enfin je n'sommes pas lib' cheu nous
Qu'on va en ch'min qu'on va aux champs,
Des r'fugieux on en voué partout
Ah mais quand donc qui foutront l'camp,
Et qui r'tourn'ront dans leu pays
On gardera not'beurre et nos œufs
Et nos cochons gras et petits
Quand y s'en iront, les r'fugieux.

Conclusion : vous avez raison, campagnards
Gardez pour vous tous vos poulets,
vot'beurre, vos œufs, vot'lait, vot'lard
Et nous garderons nos billets
Bientôt j'espère on vous verra
A la ville venir solliciter
Ceux qu'chez vous, vous mettiez si bas.
Leur tour viendra, aux réfugiés.

Compte tenu des circonstances que nous vivons, un encouragement pour tenir le coup.



Insigne porté par les résistants du Maquis « Prisme »,
généralement épinglé sur leur béret
et portant au dos leur numéro matricule.

Apophtegme 2

Les moulins, c'étaient mieux avant

Le patois d'Aiglemont

André Champeaux, à la fin de son manuscrit sur l'histoire d'Aiglemont, entreprend une étude de notre patois. Après avoir évoqué quelques principes de formation et de prononciation des noms, voici l'emploi des articles qui les précèdent à l'aide de quelques exemples :

El pomî (le pommier) ; *el dabaud* ! (le bon à rien). L'article est ici devant une consonne. L' ne change pas devant une voyelle : *vaut mieux s'piquer à l'échardon qu'à l'échaudure* ! (il vaut mieux être piqué par le chardon que par l'ortie).

Le féminin ne change pas : *donne à mangi à la clousse* (donne à manger à la poule qui couve ou avec des poussins).

Let froumis (les fourmis) ; *let-z'arbres, let-z'habits*.

Dou fraîn-ne (du frêne) *det-z'éronches* (des ronces), *det-z'éragnes* (des araignées).

Quelques expressions tirées du livre de Lise Besème Pia :

« *y'a un couver (couverture) pou chaque pot ou chacun pe trouveye chaussure à sa pie* .

Si on avait peur : *tu mettrais ta main su ta tête et tu dirais qu'la bête est d'zous*.

D'une personne gourmande : *y n'est mis gras à lèchie les murs*.

Coumma qu'tu z'est co affublée ! Ou bien : tu z'es mal fagottée ou foutue comme l'as de pique !

On dit aussi d'un enfant toujours fourré dans les jupes de sa mère : *Tu z'est pire qu'une éronche* !

Pas de vagabonds au Panthéon

Une pétition en cours actuellement propose de faire entrer Arthur Rimbaud au Panthéon.

Cette pétition propose même de le faire entrer en compagnie de son éphémère compagnon Paul Verlaine ; Ephémère puisque leur « relation » a duré de septembre 1871 à juillet 1873, relation chaotique s'il en faut.

Ce jeune homme de moins de 20 ans (un mineur) va bouleverser la vie de cet homme marié (mari alcoolique et violent) son aîné de 10 ans et la relation que Rimbaud en fera n'est pas à l'honneur de son aîné comme il le décrit dans son texte postérieur comme un « vagabonds ».

Si cette relation est le prétexte pour faire entrer chez les « Grands Hommes » ce couple infernal, cherchons ailleurs et ne réduisons pas à leur seule homosexualité la valeur de ces deux poètes. D'ailleurs Verlaine après sa liaison tumultueuse et passagère avec Rimbaud en a connu une autre plus apaisée avec Lucien Letinois mort à 23 ans.

Quant à Rimbaud lors de son séjour à Harrar, on sait qu'il y fit du trafic d'armes et y ferma les yeux sur le trafic d'esclaves.

Ce sont ces 2 hommes que l'on veut mettre ensemble au Panthéon. Les pétitionnaires ajoutent que la tombe de Rimbaud à Charleville ne mérite pas son grand homme. Pourtant chaque Ardennais sait que cette tombe attire de nombreux touristes dans le cimetière. Placée tout près de l'entrée de celui-ci, elle n'est pas anonyme ; d'ailleurs une boîte à lettres, dont le gardien s'occupe, reçoit tout le courrier destiné au poète et alimente le fonds Rimbaud de la médiathèque.

Que les parisiens gèrent leurs affaires et nous laissent notre Arthur dans les Ardennes.

On sait s'en occuper !



Lettre d'Arthur Rimbaud à sa famille :

« Tadjoura, le 3 décembre 1885

[...] D'ici partent les caravanes des Européens pour le Choa, très peu de chose : et on ne passe qu'avec de grandes difficultés, les indigènes de toutes ces côtes étant devenus ennemis des Européens, depuis que l'amiral anglais Hewett a fait signer à l'empereur Jean du Tigré un traité abolissant la traite des esclaves, le seul commerce indigène un peu florissant. Cependant, sous le protectorat français, on ne cherche pas à gêner la traite, et cela vaut mieux. N'allez pas croire que je sois devenu marchand d'esclaves. Les m[archand]ises que nous importons sont des fusils (vieux fusils à piston réformés depuis 40 ans), qui valent chez les marchands de vieilles armes, à Liège ou en France, 7 ou 8 francs la pièce. Au roi du Choa, Ménélik II, on les vend une quarantaine de francs. Mais il y a dessus des frais énormes, sans parler des dangers de la route, aller et retour. Les gens de la route sont les Dankalis, pasteurs bédouins, musulmans fanatiques : ils sont à craindre. [...] »

Apophtegme 3

Quand on voit beaucoup de glands à la télé, faut-il changer de chêne ?

De la dépêche à la fibre

La situation géographique d'Aiglemont, commune proche du chef-lieu, aurait dû faciliter son accession aux différents modes de communication. Mais, trop proche en fait de Charleville, on devait estimer que les Aiglemontais pouvaient se rendre facilement « en ville » et n'étaient pas prioritaires. On voit que dès la 2^{ème} république, il existe une sorte d'entrave à l'accès de notre commune à la communication. Depuis le 1^{er} empire, le port des dépêches était assuré par un facteur [un piéton]. Un nom est resté dans les annales : Jean Toupet, originaire de Gespunsart. Il parcourait alors les routes des communes avoisinantes dont Aiglemont. A partir du 21 juin 1822, un bureau de poste fut installé à Charleville, et à la même époque un facteur séjourne à Aiglemont et effectue une, puis deux levées journalières.



En 1889, la direction des P.T.T demande la suppression du passage du facteur le dimanche et celle de la seconde levée. Le conseil municipal s'oppose à cette décision et demande même une heure de présence supplémentaire en semaine.

En 1895, seule la réduction d'une heure de la présence du facteur du dimanche et des jours fériés est actée.

En 1900, la commune réclame l'installation d'un facteur-receveur. Ce ne fut effectif qu'après la 1^{ère} guerre mondiale et, en octobre 1921, Aiglemont a enfin son agence postale. Elle est tenue par une employée faisant fonction de factrice. Celle-ci était la veuve de Lucien Vaillant, mort en 1917.

En ce qui concerne les liaisons téléphoniques, c'est en 1899 que Charleville fut reliée au réseau. Dès ce moment-là, Aiglemont demanda à y être rattaché mais, comme d'habitude, les habitants durent faire preuve de patience. En 1908, la demande de gérance d'une éventuelle cabine fut posée ; en 1909, le réseau local fut réalisé et c'est seulement en 1932 qu'un appareil téléphonique de nuit à prépaiement fut installé face à la mairie et fonctionna jusqu'en 1939. Il devait être alors suppléé par l'installation dans la mairie d'un appareil automatique. Celui-ci ne fut jamais mis en service suite à l'interdiction de l'armée d'occupation.



A la fin de la guerre et jusqu'au début des années 50, le nombre d'abonnés dans notre commune était très faible (pas plus de huit) et les Aiglemontais qui souhaitaient téléphoner devaient se rendre dans une cabine publique. L'une d'elle se trouvait dans une maison [qui existe encore] face à l'église. Une photo montre cette maison avec ses enseignes informatives.

Une cabine publique était encore installée jusqu'à une période récente sur le côté de la mairie, sa présence était obligatoire dans une commune de 1000 habitants. Elle a été démontée et le socle orné de jardinières colorées.

Le téléphone mobile, lui, a remplacé ces services et Internet en partie de nombreux services postaux. On constate qu'on reçoit de moins en moins de courrier dans sa boîte aux lettres. La publicité a su combler ce vide. Les réseaux ont dû s'adapter et, en 2020, c'est la fibre optique qui fait l'objet des équipements indispensables. Internet, téléphonie, télévision, tout passe par la fibre dans notre commune.



En 2020 il faut être connecté. Et si en 1800 il fallait avoir de bonnes jambes, en 2020 il faut avoir un bon réseau.

Question d'époque !

Apoptegme 4

Est-ce que personne ne trouve étrange qu'aujourd'hui des ordinateurs demandent à des êtres humains de prouver qu'ils ne sont pas des robots ?

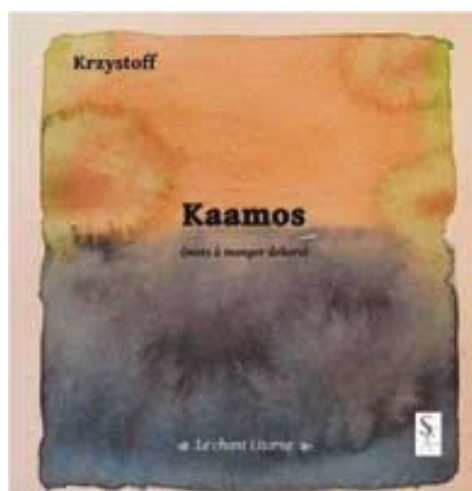
Krzysztof

Je suis un nomade spirituel. Aucune route ne peut me paraître trop longue puisque je la parcours par la pensée. Au mieux, j'en avale quelques dizaines de kilomètres, rarement plus de cent. Mon voyage ne prend jamais fin. Il se poursuit alors que mes pas sont au repos. Je n'ai besoin de rien d'autre pour aller. J'initie le voyage et le laisse filer. Mon souffle, mon « spiritus », vagabonde bien au-delà de l'horizon, cette limite qui recule à chacun de mes pas et se cache derrière les replis du paysage pour mieux me dévoiler sa fuite.

Je vais par des sentiers anciens qui reviennent lentement à la nature. Je corrige, à chacune de mes sorties, les cartes, surligne d'un trait de feutre rouge, les chemins devenus impraticables ou que l'on emprunte avec peine. Mes pas oscillent dans l'espace mesuré de mon déplacement pédestre. Ma vitesse est rustique.

Les côtes littorales sont des finistères que je n'atteins jamais. Berges et rives sont les termes que je m'autorise. Par elles je peux tricher d'un pont ou d'un gué et jouer au jeu de la frontière.

Prologue du recueil Kaamos
(mots à manger dehors)



Voyage (1)

Le voyage est mon but mais...
Je ne sais pas où je vais
Mes départs donnent sens au temps
J'y lis ce qui n'est pas écrit
Y voit ce qui n'est pas dépeint
Mon imagination est au-delà de l'imaginaire.

La voiture qui passe
Est un coup de tonnerre
Qu'ignore le vent du Nord.

La marche est un outil.
La calame en est un autre.
Ensemble nous écrivons l'avenir.

Le courant des nuées
M'entraîne
A la vitesse du vent.

Avec l'aimable autorisation de l'auteur

Apophtegme 5

Si Gibraltar est un détroit, qui sont les deux autres ?



Recette : la Hure d'Elmont

Ingredients

- 1 tête de porc bien en chair non salée (avec sa langue)
- 2 langues de porc
- 400 g d'échine
- 1 kg de couennes dégraissées en petits morceaux
- 3 gros oignons coupés en quatre piqués d'un clou de Girofle
- Quelques échalotes (suivant le goût et la taille des échalotes)
- 3 gousses d'ail
- 3 à 4 feuilles de laurier et 3 à 4 branches de thym et persil
- Sel et poivre (selon goût)

Préparation de la recette

1. Gratter finement la tête de porc.
2. Plonger les langues dans de l'eau bouillante pendant quelques minutes, et les dépouiller (c'est-à-dire enlever la peau blanche et épaisse qui enveloppe la tige de chaque langue) les ouvrir par en-dessous dans toute la longueur.
3. Dégorger dans de l'eau fraîche les langues, ainsi que la tête, pendant six heures.
4. Rincer ensuite la tête et les langues, les égoutter.
5. Mettre le tout en saumure (solution d'eau salée et aromatisée) pendant vingt-quatre heures, puis les rincer et les égoutter.
6. Cuire pendant une heure la tête, les langues et les couennes de lard (en petits morceaux) dans un consommé blanc avec les oignons coupés en quatre, le thym et le laurier.
7. Egouttée après cuisson, étendre la tête, les oreilles bien en place et allongées sur une serviette.
8. Placer dans une daubière les langues et l'échine détaillée en gros lardons et les saupoudrer légèrement de poivre et d'épices, ajouter les échalotes finement hachées, les arroser d'un peu de jus de cuisson tamisé, et remuer le tout.
9. Reforme la tête en disposant, partant du groin, les langues, entremêlées de lardons d'échine, en les arrosant de leur jus condimenté.
10. Fermer la tête et coudre la peau.
11. Envelopper dans une serviette en serrant assez fort, ficeler à chaque bout et serrer d'un cordon de cuisson.
12. Remettre en cuisson dans son jus pendant une heure.
13. Resserrer le cordon, mettre le tout dans une daubière en placer au-dessus une planche et un poids assez lourd.
14. Recouvrir de jus de cuisson et laisser refroidir pendant vingt-quatre heures.
15. Pour le dressage : développer la hure et la napper d'une couche de gelée claire.

En regardant un sablier, deux façons de voir les choses.

« Comme les années passent ! » Voilà une expression Que l'on entend souvent dans les conversations, Après quatre vingts ans, on n'est plus étonné, Ce sont des décennies que l'on a vu passer.

Cette façon de voir est une douce illusion, Le temps ne passe pas mais c'est nous qui passons. Sans pouvoir m'en défendre, m'est venue cette idée En méditant un peu devant un sablier.

Le sable qui s'écoule, c'est le cours de la vie. Arrive un jour sans sable : Adieu famille, amis. Que reste-t-il alors de nos fêtes, de nos rires ? Pour quelques uns, pour quelque temps, un souvenir. Jean qui pleure.

Mais tant que flotte ton bateau Tiens bon la barre, vieux matelot. Accroche-toi, pas de dérive, Et goûte encore aux joies de vivre.

En résistant dans l'immédiat Aux assauts du virus chinois, En conservant, jour après jour, Un sens permanent de l'humour. Jean qui rit

Jean Menu, aux éditions « C'est pour rire »



Les rendez-vous d'ALICIA

25 décembre : Noël.

1er janvier : Nouvelle année (2021 si vous lisez en 2020, 2022 si vous lisez en 2021 ...)

16 mars : nos anniversaires

14 juillet : une journée de l'été

25 décembre : Noël de l'année qui suit celle du Noël précédent

Apophtegme 6

Je n'ai jamais compris que le 31 mai
c'est la journée sans tabac
alors que le lendemain
c'est le premier joint